

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Tête de caboche

Nicole Davidson

Volume 16, numéro 1, printemps-été 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/12271ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Davidson, N. (1993). Tête de caboche. *Lurelu*, 16(1), 10–10.

Depuis que mes copains avaient fondé le Club des Amis, je rêvais d'en faire partie. Je voulais de tout mon cœur être admise au sein de leur troupe et vivre intensément les péripéties d'un été trop vite envolé. Malheureusement, sans m'en expliquer la raison, sans même un mot de justification, ils me fermèrent la porte au nez chaque fois que j'essayais de m'y introduire en catimini. Abandonnée et rejetée, j'en vins à penser que seuls une action d'éclats ou un acte de bravoure pouvaient peut-être leur faire changer d'avis. La ségrégation sous toutes ses formes, et peu importe l'âge, me puait au nez.

L'occasion tant attendue pour me faire valoir se présenta enfin après un terrible orage. Il faisait presque nuit. Nous étions au début de juillet, mais la soirée était fraîche pour la saison. Un vent violent soufflait de l'est. Cependant, rien ni personne ne pouvait m'empêcher de me rendre à la fois célèbre et indispensable. Je devais absolument me rendre sur la terre du voisin pour conquérir mon nouveau titre de gloire. Afin de mieux me fondre dans la nuit, je me rentraï la tête dans les épaules et courbai l'échine.

Sous un ciel sans lune, je repérai l'objet de mes recherches à plusieurs mètres de la clôture séparant les lots. Je photographiai l'endroit dans ma mémoire pour éviter toute hésitation au moment crucial. Surtout ne pas laisser deviner ma présence ni le but de mon incursion en territoire ennemi ! Avant de m'enfoncer dans la forêt où se dissimulait un passage frontalier, je devais parcourir plus de deux arpents à découvert.

Je me lançai quand même dans cette périlleuse et folle entreprise. J'avancais lentement en trébuchant sur les inégalités de terrain, sautant par-dessus les fossés et longeant les murets de pierres des champs. Plus j'approchais du bois et plus tout me semblait cauchemardesque. Je vivais les prémices d'un film d'horreur. Des éclairs de chaleur zigzaguaient sur l'horizon sombre et changeant.

Dès mon entrée dans la forêt, je réveillai un papillon géant qui se mit à voler à l'aveuglette. Ma frayeur amplifiait les mille et un bruits insolites de la vie nocturne. J'étouffai un cri de terreur quand, à ma gauche, sur le sol trempé, je vis bouger les hautes herbes tout en entendant un glissement furtif...

Je n'étais pas au bout de mes peines puisque le sous-bois affichait salle comble dans son amphithéâtre pour lucioles. Par centaines, elles exécutaient un erratique et silencieux ballet. Jamais je n'en avais vu autant. Leur danse d'amour ajoutait une note fantasmagorique à mon pèlerinage nocturne.

Enfin j'approchai de l'issue cachée par la dernière rangée d'arbres. Au moment où je me

glissai furtivement sous un travers de bois vermoulu, un craquement sinistre se produisit et se répercuta en écho jusqu'au bout de mon horreur ! Je passai la tête et rampai tant bien que mal sur le sol étranger. Mon anxiété allant en augmentant, je décidai de continuer sans attendre. Malheureusement, je faillis m'étaler de tout mon long dans la première flaque d'eau boueuse tapinée sournoisement aux abords d'un petit pont grossièrement fabriqué de tuyaux rouillés.

Je savais l'endroit farci de chardons et je craignais ces plantes plus qu'une douzaine de fantômes réunis sans parler des vaches qui y pâturaient. Surtout ne pas tomber, ni attirer leur attention ! J'aurais donné cher pour une armure invisible !

Après une longue marche harassante, craignant à tout moment d'être repérée, j'essayai de localiser ce pourquoi j'avais failli mourir d'effroi ; espérant ne pas avoir bravé tous ces dangers en vain ! Heureusement pour moi, j'avais un sens de l'orientation supérieur à la moyenne et j'étais à peu près sûre de le trouver. C'est donc sans surprise mais avec un indicible soulagement que je l'aperçus. Je l'emportai en le camouflant de mon mieux et je refis, d'un cœur léger mais encore craintif, le chemin à rebours.

Le lendemain matin, je rigolais dans ma barbe en voyant mes futurs coéquipiers déplorer la perte de quelque chose que je croyais deviner... Je me précipitai vers eux en tenant bien serré contre moi mon trésor. J'avais tout bravé, tout enduré pour récupérer leur drapeau envolé avec le dernier orage...

Leur déconfiture en me voyant gambader vers eux se métamorphosa à la vitesse de la lumière ! On reconnut ma bravoure exceptionnelle, mon courage à toute épreuve et mon flair de détective ! En somme, je fus admise au sein du Club des Amis et, croyez-le ou non, ils en ont même modifié l'appellation, ils l'ont appelé LE CLUB DES AMIS DES CHIENS... et c'est moi, Caboché, le berger allemand, qui ai accompli cet exploit ! 

